CASIMIR DELAVIGNE 1793–1843

La Napoléonne

15 décembre 1840.

France, le vaisseau part ! A Sainte-Hélène, ô France,
Dieu conduise son pavillon !
L'aigle est sorti des fers : ce vaisseau qui s'élance,
Il va chercher Napoléon.

Son bras pendant quinze ans fit signe à la victoire.
« Viens, » disait-il ; elle accourait.
Si jamais le vieillard oubliait son histoire,
L'enfant la lui raconterait.
Sa gloire emplit le monde et n'a plus où s'étendre :
C'est le soleil qui luit pour tous ;
Au monde elle appartient : allons chercher sa cendre,
Sa cendre n'appartient qu'à nous !

France, le vaisseau marche, il avance, il avance,
Et le ciel sur son pavillon
Fait rayonner d'espoir les trois couleurs de France
Qui vont chercher Napoléon.

Va donc, royal enfant d'une libre patrie,
Cette palme, va l'arracher
Aux vents qui l'ont battue, et ne l'ont pas flétrie
En la jetant contre un rocher.
Ses rameaux murmuraient sous les feux du tropique :
« Captive, il faut me délivrer ! »
Et le parfum lointain de la palme héroïque
Venait encor nous enivrer.

France, ils ont abordé ; l'équipage s'élance
En criant sous son pavillon :
Nous sommes les heureux, envoyés par la France,
Pour rapporter Napoléon !

Écoutez : dans l'enceinte où ces saules gémissent
J'entends le roulement du deuil :
Sous leur fardeau sacré nos marins qui frémissent
Se sont courbés avec orgueil.
Le tambour roule, on marche, et, quand le cercueil passe,
L'Anglais se découvre en pleurant ;
Il le montre à son fils, et lui dit à voix basse :
« C'est ce Français qui fut si grand ! »

France, leurs yeux l'ont vu : qu'il fut sublime, ô France,
L'instant où sa froide prison,
Le rendant aux témoins de sa longue souffrance,
Leur découvrit Napoléon !

Ils étaient là, muets ; le linceul se relève :
O prodige ! on dirait qu'il dort ;
C'est hier que sa main a déposé le glaive ;
Ses restes ont vaincu la mort :
De la destruction l'œuvre s'est arrêtée
Pour qu'en écartant ces lambeaux
La France reconnût sa face respectée
Même par le ver des tombeaux.

Voiles de deuil, tombez ; brillez, couleurs de France :
Remonte aux cieux, fier pavillon !
A travers l'Océan la grande ombre s'avance :
Voici venir Napoléon !

Il sourit quand les cieux se couvrent de nuages,
Et semble dire aux matelots :
« César est avec nous, qui dompta des orages
« Plus terribles que ceux des flots. »
Il rêve à ce chaos d'où sa voix fit éclore
L'ordre, l'industrie et les lois,
Et se redresse au bruit du drapeau tricolore
Qui lui raconte ses exploits.

France, l'heureux vaisseau sous lui par bonds s'élance,
Comme on vit, au bruit du clairon,
Bondir le coursier blanc sous ta fortune, ô France,
Quand il portait Napoléon !

Roi, tu vois donc enfin s'accomplir ta pensée ;
Et toi, Juillet, mois bienfaiteur,
Tu réchaufferas donc sa dépouille glacée
De ton soleil libérateur.
S'ils étaient beaux, ces jours dont la splendeur première
Se rougit d'un sang généreux,
Que beau sera leur deuil et belle leur lumière
Sur ces restes conquis par eux !

France, tu l'as revu ! ton cri de joie, ô France,
Couvre le bruit de ton canon ;
Ton peuple, un peuple entier qui sur tes bords s'élance,
Tend les bras à Napoléon !

La Seine, qui reçoit le don qu'à son rivage
Il a laissé par testament,
Le porte avec amour au temple où le courage
Veillera sur son monument.
Parole du héros, tu n'as pas été vaine :
« Que mes restes inanimés
« Reposent parmi vous sur les bords de la Seine,
« Vous, Français, que j'ai tant aimés ! »

France, il est sur ton sein. Accours, et pour la France,
Paris, reçois son dernier don ;
Sous ton arc triomphal Napoléon s'avance ;
Paris, voici Napoléon !

La Liberté, debout devant ta grande image,
Soldat que la gloire a fait roi,
Te reçoit sous cet arc, impérissable hommage
A ton armée offert par toi.
En y mêlant la sienne elle épure ta gloire ;
Elle en accroît la majesté ;
Car, s'il nous est permis d'adorer la Victoire,
C'est aux pieds de la Liberté !

France, il est dans Paris ; il reconnaît, ô France,
Ce Louvre où domina son nom,
Où les rois étaient peuple aux jours de sa puissance,
Quand il était Napoléon !

Flottez, drapeaux ; tonnez, canons des Invalides !
Rendez-nous nos morts, froids déserts !
Marengo, rends les tiens ; plaine des Pyramides,
Rends ceux que ton sable a couverts !
Secouez la poussière, et la cendre, et la neige ;
Venez, morts sans tombeaux ; à vous
Votre part du triomphe en lui faisant cortége !
Son tombeau, c'est le vôtre à tous.

France, il est arrivé ; vers le seuil il s'avance…
Du brave, ô toi, vieux Panthéon,
Qui voudrais t'agrandir pour contenir la France,
Ouvre-toi : c'est Napoléon !